

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
 SIX MOIS - - - - 1.00
 Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
 TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
 Six mois - - - - - 7 frs
 Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

Sous les Ormes (*poésie*)..... E. J. A.
 Chanson d'Automne (*poésie*)..... Achille Fréchette
 Légende Irlandaise..... Françoise
 Amitié de Femme..... Ernest Daudet
 Les Violettes de l'histoire.....
 Exposition International de Liège..... Léon Huber
 Petit Courrier Littéraire..... Louis Fréchette
 Qu'est-ce que la femme..... E. Doumergue
 Recettes utiles, Conseils utiles, etc.....
 Le Coin de Fanchette..... Françoise
 Les Cloches de Rome..... Eugène Demolder
 Page des Enfants..... Tante Ninette
 Le Mal du Pays (*feuilleton*)..... M. Aigueperse

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère

34, 36, 38, 40

Marché Bonsecours

MONTREAL

Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

Edifice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tel. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montréal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 Rue St Denis Montréal

Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Ganger"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire **PHARMACIE GAGNER** Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTERES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V. ... 27e édition. 1 vol. in-12 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 0.88

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal;

LAPORTE, MARTIN & CIE.



Spécialiste:

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

EXAMEN

des Yeux

Gratis



1824 Ste-Catherine, Coin Avenue Hôtel-de-Ville

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente dans tous les dépôts.

5 cents le numéro.

Direction et Administration:

22a RUE EMERY

...MONTREAL...

Adresse: MONTREAL, MODE,

Montréal, P. Q.

Tél. Est 2635.

Spécimen gratis sur demande.

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.
LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE
DONNE A TOUS
LES

DRAGEES RECONSTITUANTES
LACHANCE

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS: SE TROUVENT DANS
TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIÉES FRANCO PAR MAILLE.
DEPOSITAIRE
PHCIE LACHANCE
MONTREAL
PRIX 50 CENTS

CAPSULES
CRESOBENE

CONSOMPTION
On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (**TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE**) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules **CRESOBENE** qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du

prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY PH¹⁰⁰ 1688 St^e Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.
Monsieur Decary envoie gratuitement
50¢ le Flacon sur demande un livret
COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS. 6

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze franc.
Six mois - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

“Sous les Ormes”⁽¹⁾

(INÉDIT)

A Madame L. E. Panneton
de Sherbrooke.

*Quand le printemps sourit dans la nature en fleurs
Et dessine partout ses plus riantes formes,
Il fait bon, tout à l'aise, épancher ses bonheurs
En humant l'air très pur, à l'ombre, “sous les ormes!”*

*Quand l'été, tout en flamme, inonde de soleil
Les campagnes qu'il brûle en des chaleurs énormes,
Il fait bon reposer en un calme sommeil
Que l'on goûte tranquille, à l'ombre, “sous les ormes.”*

*Quand les feuilles, l'automne, ornent de rouge et d'or
Au loin les longs penchants des côteaux multiformes,
Près de l'oiseau qui chante et qui gazouille encor,
Il fait bon folâtrer, à l'ombre, “sous les ormes.”*

*Et même quand l'hiver couvre tout le gazon
Et la route et les champs de linéuls uniformes,
Tandis que dans leur cœur la sève bout à foison
C'est encore d'espoir que parlent “les grands ormes!”*

*Toujours pour eux, toujours le printemps va venir,
Ils espèrent toujours des nids aux mêmes formes,
Ils n'aiment que la vie et ne savent mourir
Toujours il fait bon vivre, à l'ombre, “sous les ormes!”*

E. J. A.

Février 1905.

(1) NOTE.—La demeure de M. l'avocat L. E. Panneton, C. R., est enjolivée par un bosquet d'ormes fort beaux. — Mad. Panneton a dénommé son “home” : *Sous les Ormes*. — E. J. A.

Chanson d'Automne

*Sans éclat, sans couleur, sans parfum, vaines ombres,
Sur mon chemin distrait passez, passez sans nombres :
Dans l'embrun de mon rêve elle a mis sa beauté,
Sa troublante beauté !*

*En mon ciel gris, traînant leurs heures indolentes,
Les jours ternes suivaient les nuits froides et lentes :
Dans l'ennui de ma vie elle a mis sa gaîté,
Son esprit, sa gaîté !*

*Fruits et bleds sont tombés, mares et nids sont vides ;
L'air a durci la glèbe, et d'un pas presque lourd
Depuis longtemps j'allais seul en sentiers arides :
Dans la soif de mon cœur elle a mis son amour !
Le vin de son amour !*

*Fleurs tardives, donnez vos odeurs ! ô ramées,
Sur lesquelles encor l'oiseau vient se poser,
Chantez à mille voix ! Vivez, choses aimées !
Sur l'ardeur de ma lèvre elle a mis son baiser,
Sa lèvre, son baiser !*

(Ottawa).

ACHILLE FRÉCHETTE.

LEGENDE IRLANDAISE

Boyle de Boylagh n'avait qu'une fille, la princesse Aileen, dont la beauté était en grand renom et par terre et par mer.

Sa mère étant morte quelques heures avant sa naissance, on confia la garde et l'éducation de l'enfant au roi son père.

De bonne heure, on lui avait appris à monter le coursier le plus rapide de l'Irlande, et rien n'était plus charmant que de voir la princesse dans une robe d'or et d'argent sur son poney richement caparaçonné, ses yeux bleus étincelants de santé et de plaisir, tandis que ses longs cheveux, d'un blond cendré, folâtraient sur son manteau à riantes couleurs.

Toujours quelques rares spécimens de chiens chasseurs—l'orgueil de la maison de Boylagh—l'accompagnaient dans ses courses, les uns piquant de l'avant en courant, les autres tirant de l'arrière comme pour provoquer les tendres paroles d'encouragement de leur maîtresse.

Cependant la renommée de la princesse s'étendait de plus en plus loin; de la cour du roi, son père, à toutes les différentes parties de son pays, le nom de la princesse Aileen se répandait maintenant à tout le reste de l'Europe.

Au point que, tous les mois au moins un riche prétendant avec sa suite, venait offrir ses hommages à la belle dame.

Chacun chantait sa patrie, sa famille princière et les faits de valeurs qu'il avait accomplis, mais la princesse ne les entendait même pas.

Enfin, se présenta un jour à la Cour de Boyle de Boylagh, un ménestrel errant, de race celtique.

C'était un jour de fête et de chansons, appelé la Saint-Patrice, en l'honneur du grand libérateur d'Erin.

De tous côtés, beaux chevaliers et belles dames étaient accourus auprès de la princesse dont c'était le

jour de l'anniversaire de la naissance—pour lui dire de tendres choses.

Le ménestrel errant, perdu dans la foule, demanda qu'on lui permit d'accorder sa harpe et de faire entendre un chant de son pays en présence de la princesse et de ses hôtes.

Le prince se prit de rire de ce rustre mal peigné qui avait l'audace de se joindre à l'assemblée joyeuse et d'entrer en lice avec des maîtres *en poésie*, tels que ceux qui avaient chanté avant lui. Mais la princesse intervenant: "Les ménestrels étrangers chanteront-ils mes louanges, dit-elle, sans que nul fils d'Erin ne fasse entendre les accords de sa harpe? Que ce barde celtique soit le dernier qui me rende honneur" et elle appela le ménestrel de Gaël, qui, ployant le genou avec toute la grâce d'un prince devant cette reine de beauté, chanta ce poème:

"Pourquoi quitterais-tu le beau pays d'Erin pour t'en aller errer au loin?

"Pourquoi quitterais-tu le vallon verdoyant, si moelleux sous tes pieds, avec ses marguerites et ses boutons d'or qui n'ont de sourire que pour toi?

"Pourquoi quitterais-tu les ruisseaux gazouillants qui, les premiers, t'ont appris à chanter? Le bruit des fleuves étrangers feront gémir ton cœur au souvenir des ruisseaux de ton enfance.

"Pourquoi quitterais-tu la tombe encore fraîche de ta mère en la confiant à des soins étrangers? Peux-tu l'apporter avec toi par-delà les mers? Ah! comme elle est lourde la main de l'étranger!

"Pourquoi quitterais-tu les princes d'Erin qui se suspendent à tes lèvres et ne jurent que par ta chasteté, pour des étrangers qui ne recherchent que ta beauté? La beauté meurt, le squelette le dit partout. L'amour seul est durable. Ecoute bien! Ton ménestrel veut te prévenir avant de te laisser..."

Il y avait des larmes dans les yeux de la princesse et la tristesse remplissait son âme.

Ses yeux rencontrèrent ceux du ménestrel... un éclair y brilla et l'un et l'autre se révélèrent en cet instant, les profondeurs de leur cœur.

Le Prince Royal était irrité de ce qu'en un jour de fête comme celui-ci, un ménestrel avait osé jeter une note triste, et ordonna qu'il fut immédiatement chassé de la cour.

Peu de jours après, la princesse était devenue extrêmement morose et triste. Les plaisirs de la chasse et de la compagnie qui l'entourait ne lui disaient plus rien. Le prince s'en aperçut et, croyant que sa fille aimait le brave chevalier espagnol Bolivar, il voulut mettre un terme à ses chagrins en hâtant le jour du mariage.

On commença à faire de grands préparatifs pour l'évènement prochain, tandis que la princesse apportait à tout la plus profonde indifférence.

Un soir, après avoir entendu de sa vieille nourrice le récit détaillé des Fées et de leurs danses éthérées, la princesse Aileen, accompagnée d'une bonne fidèle, quitta vers minuit, le château de son père pour voir par elle-même ces tableaux fantastiques dont lui avait parlé sa nourrice, et, s'asseyant sous un arbre touffu, elle se mit à pleurer en songeant à son mariage prochain.

Tout à coup on entendit des sons d'une musique lointaine, et bientôt une multitude de petits hommes et de petites femmes, vêtus de rouge et de bleu, s'élevèrent à travers l'herbe verte et commencèrent à danser en chantant une ronde joyeuse sur le gazon.

La princesse, profondément effrayée, pressait sa suivante de revenir au château, mais le Roi des Fées, comme s'il eut deviné sa pensée, ordonna à ses chevaliers et ses dames de joindre les mains et de former

un cercle autour de l'arbre touffu, rendant impossible toute tentative d'évasion. Après quoi, le Roi s'avança vers la princesse en chantant : "Quand l'amour est absent l'hymen est triste : épouse moi et sois bonne fée à ton tour."

A l'instant, la suivante se signa mais comme la princesse, dans son étonnement, avait oublié de le faire, le Roi la toucha du bout de sa baguette magique.

Ce fut alors que retentit un grand bruit de voix et de rires perlés, puis vinrent les sons de trompettes et la princesse disparut dans un nuage blanchâtre.

C'était le matin ; le jour descendait petit à petit du ciel gris d'Irlande.

Perchée sur les genêts dorés, la grive redisait à sa compagne la chanson première qui lui avait gagné son cœur ; le merle à bec jaune accordait sa flûte d'artiste, tandis que plus haut encore l'alouette jetait dans l'espace sa prière matinalé.

Tout à coup la bonne s'éveille en sursaut. Où est sa jeune maîtresse ? Est-ce un rêve ? Plût au ciel que cela fût !

Car la princesse s'en était allée, et pour toujours, vers le pays des fées.

Avec une malédiction sur les lèvres pour le chevalier espagnol et un soupir à l'adresse du ménestrel errant, la suivante se leva à la hâte pour aller donner l'alarme au château.

Ce fut alors qu'une voix de femme murmura à son oreille : "Je suis la bonne fée-reine ; le roi en aime une autre ; il fait la cour à notre princesse. Rompez le charme. Le jour de la St-Patrice la princesse traversa le Barnes Gap. Le roi lui-même sera son coursier. Oui pourra tenir les rênes et faire sortir du bout de son poignard quelques gouttes de sang, rompra le charme magique et obtiendra la main de la belle et noble dame."

La nouvelle fut portée au prince qui dépêcha des courriers dans toutes les parties du pays proclamant la nouvelle que le chevalier qui, le premier pourrait rompre le charme fatal, aurait la main de sa fille.

Plus de mille chevaliers répondi-

rent à cet appel et dès l'aube de la Saint-Patrice la vallée se remplit de gentilshommes suivis de nobles dames qui les poussaient de l'avant. Se détachant des rangs et le dernier de tous, venait le prince O'Boyle décidé de ramener sa fille ou de mourir.

A la pointe du jour, le son du cor se fait entendre, les chevaux se cabrent et les cavaliers se penchent en avant, préparés pour le choc qui doit leur perdre ou leur gagner une princesse.

Bientôt on vit venir un coursier tout blanc allant plus vite que le vent, vomissant le feu par les narines et hennissant plus fort et avec des sons plus aigus que le vent des tempêtes sifflant dans le grand bois de sapins.

Sur son dos, on voyait la princesse

Aileen, qui, les bras étendus, implorait sa délivrance.

Il y eut un choc, puis un autre, mais en vain. Coursier après coursier furent désarçonnés.

Ce fut alors qu'un jeune homme courut au-devant du cheval enchanté, se jeta en face et empoignant son col d'une main, introduisit de l'autre un poignard jusqu'à la garde dans la chair frémissante.

Un cri sauvage retentit, puis on vit un nuage de fumée et le cheval blanc, avec ses narines vomissant le feu, disparut. La princesse était dans les bras du prince Roderich O'Donnel, le ménestrel errant, celui qui avait chanté : "Pourquoi quitterais-tu le beau pays de l'Irlande pour t'en aller errer au loin..."

(Imité de l'anglais.)

FRANÇOISE.

Amitié de Femme

En parcourant le sixième volume, juin 1877, c'est-à-dire en pleine crise récemment paru, des attachantes études dans lesquelles M. Emile Ollivier fait revivre avec un magistral talent les épisodes les plus caractéristiques de l'histoire du second Empire, je suis tombé sur deux lettres de Thiers, qui ont été pour moi, comme elles le seront pour tous ceux qui les auront lues, une véritable révélation. A la place qu'elles occupent dans un ouvrage entièrement consacré à des événements politiques, elles constituent un hors-d'œuvre, mais un hors-d'œuvre délicieux.

Elles nous dévoilent dans Thiers un homme que nous ne soupçonnions pas, dont, à aucune époque de sa vie ou tout au moins dans ce que nous en connaissons, nous n'avions senti battre le cœur comme il bat dans ses lettres d'outre-tombe, qui sont, à proprement parler, des lettres de deuil, des lettres de regrets et de larmes.

Elles furent écrites au mois de

juin 1877, c'est-à-dire en pleine crise du Seize Mai, trois mois à peine avant la mort de leur auteur. Il avait alors quatre-vingts ans. Il venait de perdre une amie dont l'affection, durant vingt années, avait été, de son aveu, le charme et la joie de ses jours. Cette amie, M. Emile Ollivier ne la nomme pas, et la même discrétion m'est imposée. Ce que je peux dire d'elle, c'est qu'elle portait un nom illustre dont la gloire remonte au règne du premier Napoléon. Ceux qui l'ont connue en parlent encore comme d'une créature incomparable, douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

Thiers lui avait été présenté à Dieppe par la princesse Julie Bonaparte, marquise Roccagiovine. Dès ce moment, à la faveur de goûts communs, s'était formé entre elle et lui un lien affectueux que le temps, loin de le détendre, avait resserré jusqu'à en faire, pour l'un et pour l'autre, l'embellissement de leur

existence, le réconfort et la consolation des heures amères.

* * *

Nous sommes, qu'on le remarque, dans le domaine exclusif et pur de l'amitié. Dans la liaison de Chateaubriand avec la divine Juliette, il y a de l'amour; il y en a dans celle de Guizot avec la princesse de Liéven. Fondée sur de brûlants souvenirs, l'amitié est ici, malgré l'âge et les cheveux blancs, une amitié amoureuse. Rien de pareil dans le sentiment qui unit Thiers à son amie. Il est pur de tout alliage. L'amitié seule en fait tous les frais. Ce qu'on y voit de plus tendre que dans les amitiés masculines, c'est la différence des sexes qui l'y met, et vainement on y chercherait trace des tourments de la passion, de ses inquiétudes et de ses orages.

Tout y est demeuré calme; rien n'en a troublé la sérénité et rien non plus n'y trahit, un seul instant, les troubles énervants auxquels échappe bien rarement l'amour, même lorsqu'il est heureux. C'est au seuil de la soixantaine que Thiers avait rencontré celle qui devint son Egérie, et tout prouve qu'il ne songea jamais à lui demander de prendre un autre rôle ni d'être autre chose pour lui que ce qu'elle voulait être, que ce qu'elle resta toujours.

N'empêche que lorsqu'il la perdit subitement en 1877, il éprouva une violente douleur. La princesse Julie en fut la confidente. C'est à elle que sont adressées les deux lettres citées par M. Emile Ollivier, révélatrices du désespoir le plus affreux.

On a dit que la vieillesse est un préservatif contre la violence des peines que cause, quand on est en pleine vigueur de corps et d'esprit, la perte d'un être aimé, et que l'âge ayant refroidi l'âme, la mort de ce qu'on chérit ne pouvait plus la tirer de son indifférence. Si cela est vrai pour le commun des hommes—ce qui, d'ailleurs, reste sujet à discussion,—c'est faux pour Thiers dans les circonstances que je rappelle. Il est véritablement malheureux, véritablement désespéré, et les cris qui

expriment sa souffrance atteignent au pathétique.

“Vous savez, chère princesse, écrit-il, ce qu'était devenue pour moi cette amie incomparable. Fatigué de toutes choses, fatigué surtout de la vie la plus orageuse, j'avais trouvé auprès d'elle un asile où tout était calme, repos, douceur, bon sens exquis, bonté sans pareille, et surtout élévation de sentiments telle qu'on se sentait porté avec elle à une hauteur au-dessus de tout ce qui vous entourait. Et la personne qui me procurait tout cela, était en même temps la femme la plus gracieuse, la plus élégante, la plus belle, d'une beauté douce, simple, modeste, sans prétention... et quand je me dis que tout cela était, que tout cela n'est plus, j'en suis oppressé, je suis obligé de me mouvoir pour écarter d'insupportables images. Je ne sais comment je ferai pour remplir le vide de ma vie; je renonce même à le remplir... je suis désespéré.”

Et quelques jours plus tard :

“J'aime mieux souffrir que de ne pas songer à notre pauvre chère amie. Je vis dans la contemplation continuelle de ses perfections... et je tombe dans une sorte de désespoir lorsque je songe qu'elles ne sont plus que dans notre mémoire... Vous devez comprendre combien me sont importunes les agitations au milieu desquelles je suis obligé de renoncer aux devoirs de toute ma vie. Je ne livre qu'une partie de mon âme à notre monde agité et je la reprends pour la rendre à notre pauvre amie.”

On ne saurait se méprendre à ces mots déchirants, à ces traits de feu. C'est bien de la douleur qu'ils expriment, de la douleur vraie, celle qui se cache et ne se manifeste que là où elle sait qu'on n'en parlera pas, et en un mot, une douleur inconsolable.

* * *

N'avais-je pas raison de dire en commençant que ces lettres sont une révélation? Ceux qui ont connu Thiers et l'ont suivi aux diverses étapes de sa longue carrière; à son arrivée à Paris, lorsqu'il y débarquait avec Mignet, l'escarcelle vide et les dents longues; durant les journées de juillet où il avait pris la

haute direction de l'émeute; lors de son passage au ministère sous Louis-Philippe et sur les bancs de l'opposition; ceux enfin qui furent les témoins de sa présidence à Versailles ne le reconnaîtraient pas. Ce n'est plus le même homme.

Dans l'ambitieux qui évolua sur ces divers théâtres avec plus ou moins de bonheur, et souvent avec une indépendance de cœur qui déconcerte, ceux qui, sous le Seize Mai, l'ont vu s'agiter presque sénilement pour reprendre la direction des affaires n'avaient pas soupçonné cet être exalté, sentimental, sensible à un tel degré aux charmes de l'amitié et à la douleur de n'en plus pouvoir jouir. Ils s'attendaient si peu à le voir apparaître tel, que l'un d'eux, après avoir lu ces lettres, en contestait devant moi la sincérité. Il soutenait que Thiers, en les écrivant, avait dénaturé et exagéré son état d'âme, et qu'en homme du Midi qu'il était, il avait subi les effets de ce mirage propre aux pays du soleil qui fait voir les choses non comme elles sont, mais comme on voudrait qu'elles fussent.

Pour ma part, je ne saurais m'associer à cette incrédulité. Je crois que l'affection sur laquelle Thiers verse ces larmes brûlantes, il l'a ressentie et partagée, et qu'il ne ment pas lorsqu'il en parle comme de l'affaire principale de sa vie; je crois à la sincérité de ses cris et de ses pleurs. A la faveur de cette tendresse trop tôt brisée dont il semble avoir si vivement joui, à en juger par les regrets qu'elle lui suggère, il m'apparaît plus sympathique et plus touchant.

Si dans ce commerce affectueux il a mérité, par son dévouement et sa constance, qu'une belle âme se donnât tout entière à lui, c'est qu'il avait commencé par donner toute la sienne. Ce simple fait, en même temps qu'il nous étonne, tant il nous le montre différent de ce que nous avions cru qu'il était, embellit à nos yeux sa vie, en efface pour nous, au moins un moment, ce que nous sommes obligés d'en blâmer. C'est le privilège des femmes capables d'inspirer l'amitié et de la ressentir, de parer les élus à qui elles accordent

LES VIOLETTES DE L'HISTOIRE

Catherine Douglas

Les violettes de l'Histoire... Ainsi pourraient s'appeler ces héroïnes obscures ou bien oubliées, dont la mémoire ne connaît point le grand soleil de la popularité... Et le parfum de l'une d'elles nous attire dans ce pays d'enchantement triste, cette seconde Bretagne, qui s'appelle l'Ecosse!...

Le nom de la noble jeune fille dont nous allons raconter l'acte simple et tragique ne devait pas devenir populaire... Elle devait, violette meurtrie dans une nuit d'ouragan, rester cachée dans l'ombre des robustes et durs chênes dont elle était issue: les Douglas.

Nous sommes en l'année 1437. L'Ecosse, longtemps livrée aux récents, a enfin un roi, un maître: Jacques Ier, fils du faible et bon Robert III, et frère de l'infortuné duc de Rothsay dont le meurtre inspira un des plus émouvants épisodes de Walter-Scott, dans "La jolie fille de Perth".

Jacques, fait prisonnier dès l'enfance par un vaisseau anglais et élevé à la cour d'Angleterre, a été remis en liberté, en 1423, contre une grosse rançon. Grâce à son énergie indomptable, le parti des barons, qui menaçaient sans cesse la couronne, a été battu; la bourgeoisie, au contraire, a été favorisée, et la protection royale s'est étendue jusqu'aux plus humbles contre les plus puissants. A ce métier de justicier, on se fait de nombreux ennemis; mais un roi jeune et brave n'en a cure.

A l'occasion de Noël qui approche, Jacques s'est proposé de donner des fêtes dans sa bonne cité de Perth, ville fort ancienne, admirablement située au point de vue des beautés naturelles, et qui fut souvent la résidence des monarques d'Ecosse.

On part. Le cortège est brillant, charmant: autour de ce roi jeune encore, beau cavalier, d'agréable

visage et d'esprit orné, se groupent la gaieté, la grâce, l'élégance... Force ménestrels et jongleurs ont été enrôlés sous la direction d'un cavalier, sir Alexandre, très versé dans le *gai savoir*, comme on disait alors.

Une des jeunes filles qui escortent la reine se distingue de ses compagnes par un reflet de douce gravité, tel un lis parmi des roses... Son regard est ferme et pur. Elle porte modestement un nom illustre et une âme pleine de cette ardente fidélité que les Anglais nomment "loyalisme."

C'est Catherine Douglas, à laquelle s'applique si bien ce refrain d'une vieille chanson écossaise: "Douglas, Douglas, tendre et fidèle..."

Le cortège atteignait joyeusement la rivière Earn, lorsque, de l'autre rive, une vieille femme inconnue crie:—"Milord roi, si vous passez cette rivière, vous ne reviendrez jamais vivant!..."

Une minute interdite, la cour ne tarda pas, à l'exemple du roi, à rire de l'avertissement d'une pauvre folle... Jacques donna l'exemple en sautant dans le bac et commandant au passeur de le conduire à l'autre bord. Le même soir, il logeait à Perth, dans l'abbaye des moines noirs, avec une partie de sa suite; ses gardes se dispersèrent chez les habitants.

Après les fêtes de Noël, le roi, qui se plaisait beaucoup à Perth, y prolongea son séjour; ce ne furent que chasses, jeux et cavalcades.

Le 20 février 1437, il avait passé la soirée avec la reine, les dames et les seigneurs, à chanter, faire de la musique, jouer aux échecs. Il était tard... les chants légers des luths et les violes s'étaient tus... Presque tous les hommes s'étaient retirés. Jacques, demeuré debout devant la cheminée, devisait gaiement avec les dames, lorsqu'un valet vint

la leur de je ne sais quoi de noble et de pur. Elles les grandissent en se grandissant elles-mêmes de toute la hauteur d'un sentiment sincère, réparateur des maux de la vie et plus fort que la mort.

Celles-là sont rares dont l'amitié vaut qu'on y attache du prix. Mais plus rares encore sont les hommes qui savent la comprendre, l'apprécier, s'en contenter telle qu'elle s'est offerte à eux, et ne pas la dénaturer en y mêlant, si la femme est séduisante et belle, les exigences de l'amour. Ce n'est pas Thiers qu'avant d'avoir lu ces lettres nous eussions fait figurer dans cette élite, l'idée que sa vie publique donne de lui étant trop contraire à celle que nous nous faisons des qualités que nécessite la pratique de l'amitié entre personnes d'un sexe différent. Nous pouvons voir aujourd'hui que cette idée était fautive ou tout au moins incomplète, et la surprise n'est pas même d'avoir à la constater.

Des amitiés comme celle-là ont été toujours exceptionnelles; dans tous les temps, on les a comptées et distinguées. On n'en découvrirait plus beaucoup de pareilles aujourd'hui. C'est à peine s'il en existe quelques modèles à l'heure où j'écris. Il y en a cependant, j'en connais. Mais ceux qu'unit une affection faite de paix et de désintéressement ne chantent pas leur bonheur sur les toits. Ils fuient l'éclat du jour et n'aiment pas qu'on parle d'eux.

Sans doute, ignorions-nous encore que pendant vingt années de sa vie, Thiers s'est soumis volontairement à l'influence d'une amitié de femme, dans laquelle il s'était jeté à corps perdu, si la publication inattendue des deux lettres dont j'ai cité de courts extraits n'était venue nous livrer le fond de son âme, nous révéler l'admirable roman dont il fut le héros et qui se déroula en marge de son existence si pleine d'agitations, de soucis et de bruits. Au surplus, sa mémoire n'a rien à redouter de cette révélation; bien au contraire.

ERNEST DAUDET.

annoncer que la femme de la rivière Earn demandait à voir le roi... Ennuyé, celui-ci fit répondre que l'heure était trop avancée, négligeant, pour la seconde fois, l'ultime avertissement que le Ciel lui envoyait par cette inconnue mystérieuse...

Tout à coup, un bruit violent, un cliquetis d'épées, des jets de lumière emplissent le monastère: Robert Stewart, l'ingrat favori de Jacques Ier, introduit une bande de sicaires commandés par ses deux plus cruels ennemis: le marquis d'Athol et Robert Graham!...

Le premier mouvement des femmes est de courir à la porte de la salle... Thahison!... les barres des verrous ont été enlevés!... Pourtant, il faut gagner du temps pour cacher le roi, puisque c'est à lui seul qu'on en veut; tandis que toutes s'affolent au milieu de ce cauchemar réel, Catherine Douglas, calme et résolue, s'appuie contre la porte et *passé son bras* dans les anneaux vides du verrou... Ce frère rempart vivant sera bientôt rompu... Mais quelques minutes suffisent pour soulever les planches du parquet qui cachent l'entrée d'un caveau où le roi disparaît...

Il était temps!... Un craquement de chair et d'os brisés, un cri de douleur... et la horde des assassins se précipite, renversant la jeune fille blanche comme une morte, au bras sanglant!...

Hélas!... la retraite de Jacques Ier fut découverte; il périt, percé de seize coups d'épée et de poignard par ses implacables ennemis.

(*Le Foyer.*)

“ LES CONTEMPORAINS ”

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in 8. Abonnement: Un an, 6 francs; le numéro, 0 fr. 10.—Specimen sur demande. Biographies parues en février 1905: Pedro II, empereur du Brésil.—Baron Hüe, serviteur de Louis XVI.—Fontanes, premier Grand Maître de l'Université.—Giffard, inventeur. Biographies à paraître en mars 1905: Mme la Duchesse de Toursel.—Buffet, homme d'Etat.—Le général Hoche.—R. P. Colin, fondateur des Maristes.

Exposition Internationale de Liège

Le projet d'ouvrir en 1905 une exposition internationale à Liège, quelques années, à peine, après les expositions si brillantes de Bruxelles et d'Anvers, fut traité, au début, de chimère. Contrairement à l'avis du gouvernement, quelques personnes notables de Liège et des localités voisines, formèrent un comité qui prit sur lui d'attirer, dans la vallée si pittoresque de La Meuse, le flot d'étrangers qui chaque année visitent l'Europe soit pour s'amuser ou se distraire, soit pour vaquer à leurs affaires.

Ce comité rencontra, tout d'abord, une violente opposition, mais grâce à la persévérante énergie de ses membres, il finit par triompher de l'impardonnable inertie des uns et de la coupable hostilité des autres.

En 1899, le comité provisoire se transforma en société anonyme et dès lors les choses changèrent d'aspect. Le gouvernement vota un gros subside; le Roi, de son côté, encouragea de diverses manières l'œuvre patriotique; les actions de la nouvelle société furent souscrites en un rien de temps et, l'enthousiasme aidant, les premiers adversaires devinrent les plus chauds partisans du projet.

Aujourd'hui que l'Exposition est à la veille de s'ouvrir, tout annonce un succès sans précédent. Ce qui contribuera énormément à ce succès est, qu'à part l'exhibition de produits industriels merveilleux que l'Europe, et en particulier la Belgique, offrira aux yeux étonnés de l'étranger, le pays de Liège se prête admirablement à une exposition.

Le site où se produira cette manifestation de l'intelligence humaine dans le domaine artistique et industriel, est un coin du monde où le Créateur semble avoir réuni ce qu'il y a de plus enchanteur dans son œuvre. Le visiteur canadien, revenant de l'Exposition de Liège, se souviendra toujours de la pittoresque vallée de la Meuse. Entre autres

merveilles, il aura longtemps sous les yeux cette coquette petite ville de Dinard avec le fameux rocher fendu de Bayard, qui lui rappellera le rocher de Percé de sa côte gaspésienne. Il n'oubliera jamais l'antique château fort, noble débris de l'époque féodale, aujourd'hui transformé en prosaïque caserne dominant une église collégiale du style gothique le plus pur et que d'inébranlables rochers défendent contre les irréparables outrages du temps.

En descendant le courant de la Meuse on a bientôt sous les yeux Namur et ses environs. De nombreux châteaux en ruine rappellent la puissance et la richesse des seigneurs d'autrefois et prépare l'arrivée à Hay, petite ville moderne où l'industrie des papeteries a pris un développement énorme, égalant celui de l'Angoulême en France, et où le fabricant de pulpe canadien trouvera une clientèle qu'il lui sera aisé d'enlever à la Suisse, à la Norvège et à la Russie.

Hay, ville fortifiée défendant la vallée de la Meuse contre les velléités guerrières de la France ou de l'Allemagne, possède une forteresse, qu'il sera permis de visiter, du haut de laquelle on découvre un horizon fantastique, qui, par ses cheminées brûlantes et fumantes, annonce qu'on approche de la grande ville industrielle, rurale de Birmingham et de Manchester, laquelle ne craint pas de voir éclipser ses produits par ce que le monde industriel universel exhibera de plus merveilleux dans l'enceinte de la grande Exposition Internationale par laquelle la Belgique célébrera le 75^{ième} anniversaire de son indépendance.

Nous parlerons de cette prochaine fête internationale, placée au début du siècle qu'en Belgique on intitule déjà le siècle des travailleurs, à laquelle les Belges convient spécialement les Canadiens et les Canadiennes.

En attendant je pense que mes aimables lectrices profiteront d'une indiscretion que je vais me permettre en leur annonçant qu'à la suite des suggestions faites par mon compatriote, M. l'avocat Herreboudt,

dans une lettre parue dans LE JOURNAL DE FRANÇOISE, une Agence de voyages circulaires en Europe vient de se constituer à Montréal et prépare des carnets spéciaux pour visiter la Belgique et l'Exposition de Liège aux prix réduits que voici :

Passage: aller et retour; séjour en Belgique, 2 semaines; logement, pension, libre parcours sur tout le réseau des chemins de fer belges, première classe, \$200.00; deuxième classe, \$150.00; troisième classe, \$90.00.

Billets mixtes (passage première, séjour deuxième), \$65.00.

Billets mixtes, (passage deuxième, séjour troisième), \$115.00.

LÉON HUBERT,

Ingénieur des Mines de L'Université de Liège.

Ingénieur électricien de l'Institut Montefiore.

• EN PASSANT •

Jamais, sous aucun prétexte, ne vaudrait mettre à table pour le second déjeuner sans être complètement habillée, c'est-à-dire sans être soigneusement coiffée, vêtue d'une robe d'intérieur coquette, ayez toujours le souci de votre toilette pour votre mari; faites-vous belle pour lui plaire, qu'il voie bien que c'est spécialement pour lui que vous avez ce soin de votre personne.

Que de querelles entre époux, que de mauvaise humeur de la part du mari, de dégoût de son intérieur ne sont venus qu'à cause de la négligence, de l'insouciance de la femme pour sa toilette chez elle. Puis encore un petit conseil en passant: si par hasard vous portez quelques postiches, quelques frises, ne les laissez jamais traîner aux yeux de tout le monde; ayez une petite boîte parfumée à cet usage dans laquelle vous les dissimulez adroitement.

Personne n'a besoin d'être dans le secret des petits mystères du cabinet de toilette, pas plus que vos enfants (qui parlent souvent à tort et à travers), que vos domestiques, et à plus forte raison votre mari. Faites tout ce que vous pouvez pour être

belle, pour dissimuler les quelques petits désavantages que la nature ou les années peuvent vous avoir donnés. C'est le devoir de toute femme de vouloir plaire à ceux qu'on aime et qui vous aiment. La coquetterie intelligente n'est plus un défaut; c'est une qualité et une preuve de bon goût.

PETIT COURRIER LITTÉRAIRE

Les Ecclésiastiques et les Royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la révolution, par le DR N. E. DIONNE.

M. le docteur Dionne est un érudit et un laborieux: deux qualités maîtresses chez un historien. Il ne se passe guère d'année qu'il n'enrichisse notre bibliothèque de quelque ouvrage utile, savamment élaboré, et plus ou moins précieux pour ceux que préoccupe l'histoire de notre pays.

Cette fois, c'est un fort volume qu'il vient de présenter au public, un volume bien fait, bien charpenté, bien écrit, rempli de consciencieuses recherches, richement documenté, et dont le titre seul indique le caractère exceptionnellement intéressant.

Je salue dans ce volume, une œuvre forte dont la valeur s'impose à l'attention des lecteurs sérieux. J'entends surtout au point de vue des faits purement chronologiques et particuliers que les ouvrages de ce genre ont pour but d'enregistrer; car au point de vue de l'histoire générale, l'écrivain ne me semble pas toujours envisager les choses d'assez haut pour bien mesurer la portée des événements, et juger du caractère de l'ensemble, dans la synthèse de son action. Pour l'historien épisodique, il est bien difficile de se défendre contre les exagérations que le zèle et les convictions sincères des intéressés font jaillir naturellement des sources où il puise.

Ces réserves faites, j'applaudis de grand cœur à l'œuvre de mon distingué confrère de la Société Royale; je le félicite d'avoir exhumé ces intéressants feuillets de nos annales, et lui souhaite le succès que méritent à tous égards et son amour du travail et la variété de ses connaissances techni-

ques, servis tous deux par une connaissance approfondie de la langue et un vigoureux talent d'écrivain.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'amour dans le cœur de la femme est le diamant dans le charbon. On y retrouve le feu, la mort et la lumière.

ARSÈNE HOUSSAYE.

* * *

L'amour ne peut offrir que lui-même et qui en veut tirer autre chose n'est pas digne d'être aimé.

TH. GAUTIER.

* * *

C'est si bon de se souvenir, qu'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les habits du passé.

GUSTAVE DROZ.

Tout le monde a hâte d'aller à l'exposition de chapeaux du salon de mode, Mille-Fleurs, 1554 rue Sainte-Catherine.

Le Spécifique du Dr Mackay CONTRE L'ALCOOLISME.

Employé avec un succès infailible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir des spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

Avec l'approbation du public et des gouvernements, et les résultats constatés, toute expérimentation nouvelle serait superflue.

Correspondance strictement confidentielle.

S'ADRESSER A LA

Leeming Miles Co., Ltd.

288 rue St-Jacques, Montréal

Seuls Agents pour la vente du

SPECIFIQUE du Dr MACKAY

pour la guérison de

L'ALCOOLISME.

Qu'est ce que la Femme ?

Il ya certaines femmes, à qui, surtout, il ne faut pas le demander. Et je ne parle pas des femmes qui semblent s'être donné la mission de déshonorer la Femme, de la rendre méprisable et détestable. Je parle de certaines femmes qui se sont donné la tâche de défendre la Femme, de la relever, de réclamer ses droits. Hier un de ces avocats féminins de la Femme s'indignait, et criait au hideux despotisme masculin, parce que le préfet de police avait réussi à empêcher l'exhibition, sur un théâtre de la banlieue, d'une de ces malheureuses qui comptait faire courir tout Paris par un scandale inédit. On ne l'a pas permis.

Voilà l'impardonnable attentat à la dignité de la Femme!—où la dignité va-t-elle se nicher?

* * *

Les femmes, c'est naturel, ne sont pas toujours impartiales sur ce qui les concerne. Mais voici toute une série de philosophes qui sont femmes sur ce point. Il ne s'agirait de rien moins que de professeurs allemands qu'un féministe aurait consultés, et qui, auraient fait des réponses un peu étonnantes. Je n'ai malheureusement pas ces réponses sous les yeux. Mais un journal très grave assure que les professeurs allemands se sont montrés, vis-à-vis de la Femme, d'une férocité et d'une puérilité remarquables.

Voici la preuve de leur férocité. Ils veulent garder toutes les places de juristes et de médecins pour les hommes et ne veulent pas ouvrir ces carrières à la concurrence des femmes. Si les professeurs allemands ont vraiment conçu cette pensée, ils sont féroces: c'est incontestable.

Quant à leur puérilité, voici la preuve qu'ils en ont donnée: La fréquentation des universités, des cours, risquerait, disent-ils, de faire perdre aux femmes quelques-unes des qualités qui les distinguent. Et le grave journal—le *Temps*, pour ne pas le nommer,— raille ces professeurs et leurs craintes. Ce n'est pas une peu de poussière, échappée des vieux livres qui ternira les charmes de la Femme!

N'en déplaie au *Temps*, la puérilité des professeurs allemands me paraît un peu moins évidente que leur férocité. Ils se sont dit: Si, à nous fréquenter, à suivre nos cours, les jeunes filles allaient nous ressembler! elles ne seraient plus charmantes!—Et je ne puis pas trouver le raisonnement des professeurs allemands puénil.

* * *

Du reste, qu'est-ce que la susdite férocité en comparaison de la férocité des professeurs italiens? L'école Lombroso, Terrero et Cie n'y est pas allée par quatre chemins. D'après elle, la Femme ne peut échapper aux penchants criminels. Toute femme serait une semi-criminaloïde normale.

Une semi-criminaloïde! Quelle horreur!

Et la chose est plus horrible que le mot. Cette semi-criminaloïde est dépourvue de sensibilité, elle peut aller jusqu'à l'extrême cruauté. Aucune précaution sociale n'est superflue contre ce sexe condamné par l'évolution à croître en stupidité féroce...

Plusieurs centaines de pages ont été ainsi consacrées à prouver que le cœur terre le docteur Havelock Ellis, qui a fait paraître un ouvrage sur l'homme et la femme. Et si j'en crois le "Relèvement social" auquel j'emprunte ces derniers détails, le docteur Ellis n'est pas seulement un savant, pas seulement un professeur: c'est encore un homme de bon sens.

La chose devient si rare qu'il y a lieu de féliciter chaleureusement le docteur Ellis..

Par sa science il a fait justice des accusations physiologiques portées contre la femme. Si l'on mesure la capacité de son crâne et le développement de son cerveau, la Femme représente la moyenne de l'humanité. Inférieure aux hommes supérieurs des races supérieures, la Femme est supérieure aux hommes, partout ailleurs.

Voilà donc qui est entendu: la Femme est au moins notre égale, à nous.

Mais comme le docteur Ellis, à sa science, ajoute le bon sens, il a pénétré infiniment plus avant dans la connaissance du caractère de la Femme. Il a remarqué, en effet, que les hommes commettaient beaucoup plus de suicides, beaucoup plus de crimes que

la femme; même, que les hommes étaient plus sujets à l'idiotie que les femmes. Il y a quelque chose dans l'homme qui, facilement, prématurément, fait de lui un vieillard; quelque chose par quoi il ressemble plus qu'il ne serait désirable au sauvage et même au singe. Il y a dans l'homme de la sénilité.

Et dans la Femme? il y a le contraire: L'homme tient plus du vieillard: la Femme tient plus de l'enfant.

Voilà le mot trouvé: à condition que ce mot soit pris dans son sens vrai, le meilleur. Etre enfant, plus que l'homme, mieux que l'homme, plus longtemps que l'homme, voilà le privilège de la Femme.

De là son rôle immense dans la civilisation. C'est elle qui garde la fraîcheur des impressions, la jeunesse des aptitudes, qui reste capable de grandir, de progresser...

Echapper à la sénilité! mais c'est échapper à la décadence, à la mort. La vie du monde dépend de la Femme.

* * *

Je sais bien que tous les enfants veulent devenir hommes. Et certaines femmes veulent s'émanciper. Elles feraient mieux d'en croire certains hommes, à qui l'âge mûr, et la sénilité, n'ont pas apporté ce qu'ils rêvaient.

L'enfant c'est seulement le symbole de la grâce, de la pureté et de la foi, avec, en plus, la promesse mystérieuse de toutes les intelligences.

Rien que ça.

Je comprends que l'universalité des femmes ne se contente pas de si peu. Mais à mon humble avis, celles qui s'en contentent ne sont pas les moins bien "dotées". En tous cas je ne serais pas étonné d'apprendre que c'est l'opinion de leurs maris.

E. DOUMERGUE

La Directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE désire remercier toutes les personnes qui ont, si largement, prodigué leurs sympathies à elle et à sa famille, à l'occasion du deuil profond qui vient de les frapper.

RECETTES UTILES

Les oranges—Beignets—Biscuits—
Confiture—Allume-Feux—
Bischof.

Un entremets chaud est toujours le bienvenu dans un diner, sortant tant soit peu du train-train familial. On se donne souvent bien du mal pour en chercher un qui soit présentable, alors qu'il est si facile de confectionner dans ce but des beignets ou des biscuits d'oranges; en hiver, les oranges se trouvent partout et sont d'une ressource plus précieuse qu'on ne croit généralement.

Mais qui dit beignets, dit pâte à beignets, nous allons donc commencer par celle-ci:

Mettez dans une terrine de la farine, trois cuillerées d'huile, un peu de sel, un demi-verre d'eau, battez bien cette pâte avec une cuillère de bois; ajoutez encore de l'eau ou de la bière jusqu'à ce que la pâte coule facilement de la cuillère, battez en neige deux blancs d'œufs et incorporez-les légèrement dans la pâte. Elle doit être faite deux ou trois heures à l'avance, pour la rendre plus légère par la fermentation.

Cette pâte sert à toutes espèces de beignets; si ce sont des beignets d'oranges que vous teniez à réaliser, prenez de belles oranges, pelez-les, coupez-les en ronds et ôtez-en les pépins; puis mettez-les à mariner trois ou quatre heures dans de l'eau-de-vie et du sucre; trempez-les dans votre pâte; faites frire de belle couleur; saupoudrez de sucre et servez.

Quant aux biscuits d'oranges, ils ne sont guère plus difficiles à réaliser: Choisissez six oranges bien mûres, épluchez-les et enlevez la superficie cotonneuse de l'écorce; dépouillez les divers quartiers des pépins qui s'y trouvent, sucrez; puis mettez sur le feu; pendant que votre casserole chauffe, faites une pâte de crêpes assez légère, additionnez de quelques gouttes de kirsch, de bon rhum ou de cognac; mettez alors le tout dans la casserole, retournez; quand le mélange devient compacte et commence à gonfler, retirez du feu, puis, avec un couteau découpez la pâte en menues bandelettes. Cet

entremets se mange chaud; on peut aussi le glacer, ce qui le rend plus fin.

Puisque j'en suis aux oranges, je vous indiquerai la manière dont vous pourrez en tirer parti soit en confitures, soit comme boisson en bischof.

Pour mettre les oranges en confitures, il faut leur enlever le zeste et la petite peau blanche qui les entoure; puis, vous faites cuire dans l'eau les oranges entières. Les oranges sont assez cuites quand vous pouvez enfoncer dedans un petit morceau de bois. A ce moment faites un sirop de sucre assez épais; coupez les oranges en quartiers et mettez-les dans le sirop; laissez-les cuire encore un quart d'heure et mettez en pots.

Le bischof d'orange est une excellente boisson, peu répandue, mais que nos lectrices auront intérêt et agrément à confectionner suivant la formule que je leur livre: Elles feront fondre une demi-livre de sucre dans un litre de lait bouillant; puis quand le lait sera à peu près refroidi, elles y ajouteront du kirsch ou de la crème de vanille. Elles auront disposé, d'autre part, des oranges coupées en ronds dans un saladier et elles verseront le bischof froid sur les oranges environ deux heures avant de les servir.

Enfin, un conseil aux ménagères, à qui je viens de recommander de dépioter tant d'oranges, à mettre en beignets, en biscuits ou en compotes.

Conservez toutes les écorces d'oranges que vous pourrez vous procurer; coupez-les en filets larges de 2 centimètres environ, et faites-les sécher. Servez-vous-en l'hiver, pour allumer vos feux. Il se dégage des écorces ainsi préparées une flamme bleue intense, qui allume vivement toute espèce de combustible.

Guibollard et Calino parlent de leur progéniture.

—Combien avez-vous d'enfants?

—Je n'ai qu'un fils unique. Et vous?

—Moi, j'en ai deux.

—Deux fils uniques?

CONSEILS UTILES

Contre le rhume de cerveau.—Un sinapisme entre les deux épaules pendant quinze minutes arrête un rhume de cerveau à son début. Se frotter la nuque avec de l'eau-de-vie est également excellent. Quand on est enrhumé, le potage à l'oignon est à préférer.

Contre l'insomnie.—Une tasse de bouillon chaud, de cacao ou même un lait de poule en se couchant, sont des remèdes contre l'insomnie, parce qu'ils ont cessé l'excitation cérébrale qui chasse le sommeil. Respirer le jus d'un oignon fait dormir.

Lavage des foulards de soie.—Nettoyez-les d'abord en les passant dans un savonnage à froid, puis rincez et pressurez-les. Vous faites alors bouillir du son dans de l'eau, une poignée par foulard, vous filtrez cette décoction à travers un linge, puis vous y laissez temper quelque temps les foulards; ensuite on les presse, on les suspend et on les repasse légèrement étant comme un peu humides.

Rien de plus fragile comme le lustre du velours, rien de lamentable comme cette étoffe après qu'elle a perdu son éclat par un froissement ou par un frottement intempestif. On peut rendre au velours à peu près sa fraîcheur première en le mouillant à l'envers, puis en l'exposant au-dessus d'un fer bien chaud, en évitant soigneusement tout contact entre le fer et l'étoffe. La chaleur vaporise l'eau dont le velours est imprégné: cette vapeur traverse la trame, sépare les fibres emmêlés, les redresse, et il suffit ensuite de laisser sécher.

Le salon de modes, Mille-Fleurs, 1554, rue Sainte-Catherine, s'est fait une réputation d'élégance à nulle autre pareille.

Un secret confié et entendu crée entre deux âmes le plus étroit des liens. Dire un secret, c'est donner un gage assuré d'affectueux abandon et de fidélité; c'est établir un sanctuaire fermé et comme un rendez-vous sacré entre deux cœurs.

LE COIN DE FANCHETTE

Brisefer.—L'emblème de chaque nation est celui-ci : Pour le Canada, la feuille d'érable. La France, le lis, d'abord, puis au temps des Bonaparte, la violette. L'Angleterre, la rose. L'Allemagne, la fleur de maïs. L'Irlande, le trèfle. L'Ecosse, le chardon. L'Espagne, la grenade. La Prusse, le tilleul. L'Égypte, le lotus. La Grèce, la violette.

Bouche-en-cœur.—La salle à manger doit son origine à l'hôtel de Rambouillet. Avant cette époque, on avait l'habitude de dresser la table, ou de la faire transporter toute couverte de mets, dans une pièce quelconque de la maison où le hasard réunissait les hôtes et les invités.

Clorinthe.—Les modes sont ennuyeuses à suivre, souvent peu avantageuses à certaines tailles. Ainsi ces manches gigot sont disgracieuses aux personnes déjà un peu fortes. Mais qu'y faire. Il faut se soumettre devant ces tyrans. Si nous pouvions revenir aux longues tuniques, aux chlamydes et aux peplum des dames romaines. C'est ça qui est gracieux et d'une dignité charmante.

Claire-Fontaine. — Je trouve une mère de nombreuse famille, qui comprend bien ses devoirs et les accomplit de son mieux, plus méritoire, qu'une religieuse. Je puis avoir tort, mais vous me demandez mon sentiment à ce sujet, je vous l'écris comme je le pense, très sincèrement.

Métilla.—C'est beau la jeunesse ! Les années vous corrigeront assez vite de vos ardens enthousiasmes, de vos exhubérances bruyantes... Je vous souhaite le plus beau printemps joyeux et pur, clair et lumineux avec des rayons qui projetteront sur toute votre vie.

Paulus.—Je vous remercie des excellentes choses que vous m'écrivez. Elles me sont d'autant plus agréables que je les sens sincères. Une femme se trompe rarement sur le ton d'une lettre et il y a un proverbe alle-

mand qui affirme que les "paroles écrites" d'un homme valent mieux que ses "paroles parlées."

Tosné.—Je me rappelle avoir lu quelque part,—je ne sais plus où,—que Jeanne d'Arc avait une chevelure rousse. On a remarqué que les chevelures rousses ont joué un grand rôle dans l'histoire ; Catherine de Russie, Elizabeth d'Angleterre, Anne d'Autriche, Lucrece Borgia, Béatrice Cenci, voire même Marie Stuart avaient les cheveux de cette couleur fauve que des poètes ont appelée "blond à la Titien" mais qu'un préjugé de temps immémorial a fait détester comme étant d'un très mauvais présage pour les personnes qui les portent.

Pianola.—J'ai entendu dire que se frotter les mains avec du soufre végétal en poudre, empêchait la transpiration des mains, tout en n'étant nullement préjudiciable à la santé et à la peau. Vous feriez bien de consulter quelqu'un plus entendu que moi là-dessus.

St-Laurent.—Racine avait un fils, qui est mort sans postérité. Deux filles de l'auteur d'"Athalie" ont fait souche d'une nombreuse lignée.

Trésor.—Je trouve que votre poésie n'a pas le prix de votre pseudonyme. Il y a des fautes d'orthographe, puis les règles de la prosodie y sont traitées avec une désinvolture inexcusable. Il n'est pas permis de traiter avec cette familiarité des lois très respectables et qu'on ne connaît pas.

Chéry, (Illinois).—Non, pas de bibliothèque publique à Montréal. Quel humiliant aveu, vous me forcez à vous le faire !

Pépito.—J'aime infiniment, dans *La Samaritaine* de Rostand, le chant de Photine, et puisque vous désirez le lire dans son entier, je suis heureuse de vous le donner ici :

(Photine, tournant la roue de bois qui tire la corde au puits de Sichem)

Mon bien-aimé, je t'ai cherché de-
[puis l'aurore,
Sans te trouver, et je te trouve, et
[c'est le soir ;
Mais quel bonheur ! il ne fait pas tout
[à fait noir :

Mes yeux encore
Pourront te voir.

Ton nom répand toutes les huiles
[principales,
Ton souffle unit tous les parfums
[essentiels,
Tes moindres mots sont composés de
[tous les miels,

Et tes yeux pâles
De tous les ciels.

Mon cœur se fond comme un fruit
[tendre sans écorce,
Oh ! sur ce cœur mon bien-aimé, qui
[te cherchait !

Viens te poser avec douceur comme
[un sachet.

Puis avec force
comme un cachet !

Zannelot.—Votre lettre m'a fort intéressée, en même temps qu'elle qu'elle m'a été très agréable. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je serai toujours heureuse de votre souvenir.

Justine.—J'ai lu votre journal—ces pages écrites avec le sang du cœur. Merci de votre confiance. J'essayerai de la mériter toujours.—Mes compliments à vos deux chats : Minette et Petit Tanne.

FRANÇOISE.

Aimeriez-vous à connaître le nom du parfum dont votre amie fait usage ? A la Pharmacie d'Hercule Barré vous trouverez tous les parfums des meilleures marques françaises.

Les hommes ne se consolent pas du premier amour, ni les femmes du dernier.

J. J. WEISS.

• Les Cloches de Rome •

Tout d'un coup, les clochers de la terre s'étaient tus, et les cloches s'étaient envolées.

On n'entendait plus tinter les *Angelus*; les voix de bronze n'appelaient plus les fidèles aux messes. Elles étaient remplacées, au sommet de certaines tours, par des cors dont les veilleurs sonnaient à l'heure des offices; ailleurs, c'était des trompes, dont le son mélancolique passait sur la cime des arbres; aux pays voisins de l'océan, on soufflait dans des conques marines.

Mais toutes les cloches étaient parties, et elles se perdaient dans l'azur, si haut, que les fleuves leur paraissaient des rubans d'argent clair épinglés, et les villes, de grands gâteaux roses qui s'émiettaient au soleil. A droite, la mer se montrait, aux unes grise et dorée, aux autres bleue.

Elles étaient toutes heureuses comme des filles aux jours de fête, et il ne leur manquait que des visages frais et des yeux joyeux, car elles possédaient la parole.

Le jeudi-saint, les sonneurs avaient détaché les cordes pour laisser aux campanes toute la liberté. Elles savaient ce que cela voulait dire, et comme si cet ordre du Dieu des enfants avait été coulé dans leur airain avec la date de leur fonte ou les armoiries de leur évêque, elles étaient parties d'un élan frémissant pour Rome.

Hi! Hi! Hi! Hi! riaient les plus petites, qu'on prenait de loin pour des hirondelles égarées.

Les grandes étaient plus graves. Elles avaient plus de mal à se tenir en équilibre au sommet des unes, et au lieu de conserver comme cela se fait en voyage, les plus peureuses veillaient à ne s'aller point fêler sur quelque très haute montagne, dont le sommet de glace éblouissait les rares passagers des Zéniths, dans la région des aigles.

Il en venait de partout, de cathédrale si vieilles que leurs bénitiers de pierre s'usaient, de villages plus doux et plus anciens que Bethléem.

Certaines, en même temps que la

musette avait accompagné, sur des grèves ou sur les plages, des rondes de pêcheurs et des rires hâlés de fillettes en blanc bonnet. Il en était qui venaient du pays des vignes, des oliviers et des pins parasols, d'autres arrivaient d'où la neige rend l'hiver candide et les clochers pareils à de grands lys. Il en était qui avaient frissonné au choc des vieilles guerres, d'autres ne connaissaient que la paix du ciel. Elles étaient parties des monts ou des vallées, des plaines ou des étangs, des golfes ou des lacs, des palais ou des cours des miracles. On en voyait de tristes et de gaies, de brunes et de vertes, de noires et de dorées. Les unes à leur départ avaient sonné pour les morts, les autres avaient tinté à des mâtines, pour des mariages de soie blanche, de frais *angelus* d'avril ou des baptêmes fluets.

Sans crainte des vautours, elles trimballaient à travers l'espace connaissant le chemin, car il leur avait été prescrit: "Quand vous verrez, au sortir de chaînes de montagnes, vêtues de blancs surplis, un beau pays, en forme de botte, et qui a l'air, à sa pointe, de jeter une île d'or à une grande mer bleue, vous descendrez vers une cité de cette patrie, dont les dômes sont innombrables, les chefs des prêtres rouges, et qui s'étage sur sept collines, au milieu des campagnes nues où courent seuls de longs aqueducs."

Et tandis qu'elles pèlerinaient ainsi, promenant au ciel la voix du monde envolée, les anges, qui habitent plus haut encore, se disaient, en caressant les plumes blanches de leurs ailes, avec un très joli sourire:

—Voilà les cloches! car c'est bientôt Pâques-fleurie!

Et les enfants, sur terre, parmi les ondées d'avril éclaboussées de soleil, attendaient celle de sucre et de dragée, qui jette de beaux œufs magiques aux buis odorants des jardins.

Et tous les gens, parmi les fleurs nouvelles et les bourgeons verdissants, se trouvaient bien heureux de cette aubaine et de cette renaissance.

(Extrait de *La Lutte*, revue catholique.)

EUGÈNE DEMOLDER.

Assurance de la Femme

La part active que prend aujourd'hui la femme dans notre vie sociale a sensiblement accru la valeur matérielle de son existence et sa mort est une perte qui peut maintenant s'apprécier en argent, tout comme celle du père de famille. Dans la plupart des cas il est tout aussi nécessaire à la femme de s'assurer qu'à l'homme.

Il est inutile que nous insistions sur cette nécessité pour la mère de famille. Toutes les mères canadiennes savent le vide que leur disparition laisserait au foyer. Dans ces tristes circonstances l'époux est obligé de remplacer par des soins mercenaires ceux de la chère disparue. Que d'enfants prématurément privés de leur mère ne voit-on pas souvent laissés sans éducation; mal tenus, abandonnés à la charité publique et que leur père arrive tout juste à nourrir, tandis qu'un peu d'argent laissé par la mère eut permis de leur donner une éducation conforme à leur état.

Les combinaisons toutes modernes de la SAUVEGARDE répondent très bien à tous les besoins de l'assurance sur la femme. Donnez-lui donc la préférence, autant pour y trouver votre propre intérêt que pour encourager cette institution canadienne-française, la seule existant au pays.

Ah! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise, il confond toutes les notions du temps, il efface les idées de commencement et de fin; on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu vivre sans lui.

MME DE STAEL.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et
Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest
Pres de la rue Peel MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

☀ PAGE DES ENFANTS ☀

Causerie

La Grande Mademoiselle

Un écrivain peu galant l'a surnommée la moins fortunée des filles de France... à marier : néanmoins elle a joué son rôle dans l'histoire, et nous pouvons aisément nous la figurer telle que les peintres aiment à la représenter, allumant la mèche du canon lors de la première guerre de la fronde, frondeuse elle l'était avant toutefois ses intrigues qui ne lui apportèrent guère de bonheur, et à la fin du chapitre nous la trouvons l'épouse d'un arrogant seigneur, qui ne se fait pas scrupule de lui jeter cet ordre péremptoire "Anne de Bourbon, lances-moi mes bottes." Aucun biographe n'a réussi à la dépeindre, si bien qu'elle l'a fait elle-même, et nous trouvons dans les mémoires qu'elle a laissés, une peinture fidèle, et colorée, de son caractère individuel, et de la cour de la Régente Anne d'Autriche, puis de celle de son fils Louis XIV.

Anne de Bourbon, Princesse d'Orléans et de Montpensier, et fille de France, était l'enfant unique de Gaston d'Orléans (de son 1er mariage). Elle naquit vers 1635, et sa mère qui n'avait alors que 17 ans, mourut en lui donnant le jour. La grande Mademoiselle, avait une nature ambitieuse et indomptable—en somme très féminine d'une part, et très peu féminine de l'autre. Par exemple que doit-on penser de cette saillie, écrite dans son journal, lors de la maladie mystérieuse de "Madame" (Henriette, Duchesse d'Orléans, qui mourut, à 23 ans en 1669). "Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, à force de songer, qui Monsieur épouserait en secondes noces.. Me choisira-t-il peut-être? Ele avait alors 34 ans! Pourtant durant tout l'espace de sa première jeunesse, elle jouit de la bonne fortune d'être le premier parti de France, aussi les offres de mariage ne manquèrent-ils pas, et plus d'une

fois elle eût pu poser sur ses blonds cheveux, une couronne de reine. Et Mademoiselle de Montpensier était indubitablement belle, avec sa taille svelte et élancée, ses boucles légères, et ses traits saillants, qui ne nuisaient en rien au charme de son extérieur. Souvenons-nous de la parole de son ancêtre, François 1er : "Jamais long nez n'a gâté joli visage." Mais le même monarque spirituel a aussi dit : "Femme varie, et bien fol qui s'y fie," ce qui pourrait bien s'appliquer également à sa descendante, qui semble toujours guidée par le caprice du moment. En 1660, nous la voyons à la tête d'une faction rebelle, et puis quelques années plus tard reconciliée au roi et le suppliant à chaudes larmes de donner son consentement, au mariage de sa cousine, alors âgée de 40 ans, avec M. de Lauzon. D'abord il donne sa permission, puis il la retire, et nous assistons à une scène touchante entre Louis XIV et Melle de Montpensier qu'il trouve au lit toute éplorée... ils se jettent en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Enfin le mariage se fait, mais peu après les époux se brouillent, et la grande Mademoiselle passe le reste de ses jours dans l'isolement et l'abandon.

CHRISTINE DE LINDEN.

Le Jour d'Yvonne

C'est jeudi. Il est cinq heures. Mlle Yvonne reçoit ses poupées. C'est son jour. Le cercle est brillant, le cercle est animé. Les poupées, dites-vous, ne parlent pas. Le bon Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde. Si les poupées parlaient, on n'entendraient qu'elles. Mlle Yvonne parle pour les visiteuses aussi bien que pour elle-même. Elle fait les demandes et les réponses :

—Comment allez-vous, madame?

—Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux, mais c'est guéri.

—Ah! tant mieux! Vous prendrez bien une tasse de thé avec de la crème.

—Avec du lait, si cela ne vous fait rien, parce que le lait, c'est naturel. Et la crème, les cuisinières la font dans un petit pot. Et elles y mettent des choses.

—Et comment va votre petite?

—Elle a la coqueluche.

—Ah! quel malheur! Elle tousse?

—Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

—Vous savez, ma chère, j'ai encore eu deux enfants cette semaine.

—Vraiment! cela fait quatre!

—Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille!

—Vous avez une bien jolie robe.

—Oh! ma chère, j'en ai de bien plus belles encore à la maison!

—Allez-vous au théâtre?

—Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra, mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

—Moi, madame, je vais au bal tous les jours.

—C'est bien amusant.

—Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens. Ils sont très polis, surtout les colonels.

—Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui, ma mignonne.

—C'est le printemps.

—Oui, mais quel dommage qu'il neige!

—Moi, j'aime la neige, parce qu'elle est blanche.

—Il y a aussi de la neige noire.

—Oui, mais c'est de la vilaine neige.

—Vous savez que j'ai changé ma femme de chambre. C'est la deuxième depuis huit jours. On ne peut plus se faire servir!

Mlle Yvonne mène la conversation avec agilité. Mais elle cause trop longtemps avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle ne s'occupe pas des autres, parce qu'elles sont mal habillées.

ANATOLE FRANCE.

Le Soldat Mystificateur

On dit tirer une carotte. Cet argot, tout parisien, date de la grande armée. La carotte! c'est le désespoir du conscrit; la joie, la consolation du grognard. Un jour l'argent manquait à l'appel et pas un conscrit à qui tirer une carotte pour lui faire payer la noce! "Sapristi, dit le tambour Flibochon, ça ne peut pas rester comme ça. Faut qu'je m'amuse. Une idée! si j'allais trouver le colonel? C'est ça, je m'en vais lui dire une craque. Allons-y."

"Eh bien, Flibochon, dit le colonel, que veux-tu?—Oh! mon colonel, vous êtes bien honnête; c'est que, c'te nuit, j'ai rêvé que vous étiez malade, si bien que ça m'a ému sensiblement et que j'me suis réveillé pleurant à chaudes larmes.—Pauvre garçon, rassure-toi; tu vois que je me porte bien.—Oh! je le vois, mon colonel; c'était une blague de mon sommeil. C'est que, voyez-vous, colonel, vous êtes le père du régiment... et je vous vénère sensiblement à l'égal de moi-même.—Eh bien! merci, mon ami; je suis content de toi. N'as-tu rien à me demander?—Excuse... mais je n'osais pas...—Va donc, parle.—Mon colonel, c'est que je vais me marier.—Vrai? je t'en fais mon compliment. Ta femme est-elle jolie?—Mon colonel, comme qui dirait sensiblement notre drapeau?—Alors, marie-toi, et sois bon époux comme bon soldat.—Vous pouvez t'être sans crainte. Mais vous savez, quand on se marie, subséquemment qu'on a un tas de petites dépenses, latoilette, le repas, faut festiner un brin.—Assez, assez; je comprends. Tiens, prend ces quarante francs."

Notre farceur part enchanté et court trouver ses compagnons pour qu'ils lui aident à boire sa dot. On entre au cabaret, et c'est à la cave qu'on envoie chercher la fiancée: elle arrive couverte d'une double poussière et couronnée d'un cachet vert, fiancée issue d'un muid de Beaune, aimable, je suis sûre, mais pure... je n'en sais rien. On boit à la santé du colonel, qui a tapé dans la carot-

te; on fait une noce à tout casser, et le soir, à la retraite, on battera des fla pour des ra. Les quarante francs ne firent pas long feu.

Quinze jours après, notre tambour se sentit de nouveau tourmenté par une soif ardente... et pas d'argent! Il va retrouver le colonel, et d'un air piteux: "Colonel, je viens me recommander à vous; vous êtes mon vrai père, et je suis si malheureux!—Qu'as-tu donc, Flibochon?—Ma femme est morte, colonel.—Vraiment, mon pauvre ami?—Morte hier; une si bonne femme qui m'aimait autant que j'aime notre drapeau! Elle vous aimait aussi, mon colonel, car elle se souvenait toujours de vos quarante francs.—Ne parlons donc pas de ça! Quel âge avait-elle?—Dix-huit ans, colonel, fraîche comme un bouton de rose... et une éducation!... il n'y avait pas un jeu de cartes qu'elle ne connût. Elle récitait par cœur tous les romans de M. Tronchon du Poiarail, comme vous réciteriez votre théorie. Et vive! une vraie cartouche?—C'est bien malheureux!—Le plus malheureux, c'est qu'il faut subséquemment que je la fasse enterrer.—C'est terrible! pauvre garçon... tiens voilà cinquante francs.—Ah! mon colonel! que je vous remercie de toute la sensibilité de mon individu... Pauvre Nastasie! elle sera donc enterrée dedans une bonne bière!"

Sorti de chez le colonel en s'esuyant les yeux, il court retrouver sa société. On l'acclame. Il est déclaré le carottier en chef; et les cinquante francs de l'enterrement, méta morphosés en bouteilles poudreuses à cachet jaune, s'en vont retrouver le cadeau de nocces! On s'amuse... jusqu'à la fin.

Mais voici qu'un jour Flibochon avait laissé au fond de la bouteille sa raison et sa mémoire... et il avait toujours soif. Il s'achemine vers la maison de son colonel, et dit en entrant: "Mon colonel, ma Nastasie, ma femme vient de me rendre père... et à cette occasion..."—Le colonel qui avait fait les frais de la noce et de l'enterrement ne voulut pas faire ceux du baptême. Il rit d'abord... puis envoya à la salle de police le malencontreux tambour réfléchir sur

les inconvénients du manque de mémoire.

Un escalier de six mille marches!

C'est bien le plus haut et le plus long qui soit au monde que l'escalier vraiment extraordinaire qui se trouve en Chine, sur la montagne sacrée du Tai-Shan.

Le plus haut, puisque, de la première à la dernière marche, on s'élève exactement de 1,810 mètres; le plus long, puisque, pour le monter en son entier développement, il faut parcourir une distance de vingt-six kilomètres et demi! C'est dire qu'il compte de vastes et très nombreux paliers...

A un kilomètre environ de la ville de Taïngan-Fu, se dresse une porte manumentale flanquée de deux pagodes également colossales. Cette porte franchie, on commence, entre une double rangée de temples et de sanctuaires dédiés à Confucius, l'ascension du fameux escalier de six mille marches. Les Chinois y mettent parfois une semaine, s'arrêtant en route aux pagodes et aussi aux hôtelleries de la montagne du Tai-Shan.

Cela représente, en effet, plus de trois cents étages de nos maisons modernes, et ce n'est pas une petite affaire à monter.

La Directrice du JOURNAL DE FRANÇOISE désire remercier toutes les personnes qui ont, si largement, prodigué leurs sympathies à elle et à sa famille, à l'occasion du deuil profond qui vient de les frapper.

Je remercie tous mes neveux et nièces de la sympathie témoignée à l'occasion du malheur qui nous a frappés. Je suis particulièrement reconnaissante aux élèves de l'Ecole Garneau et à leur digne Directrice pour la manière effective avec laquelle tous m'ont offert leurs condoléances bien senties en cette douloureuse circonstance et pour lesquelles je suis vivement touchée. J'espère que mes neveux et nièces, avec leur bonne Directrice prieront toujours pour le repos de l'âme de mon pauvre frère ainsi que pour ceux qui le pleurent aujourd'hui.

TANTE NINETTE.

FEUILLETON

Le Mal du Pays

PAR
M. AIGUEPERSE.

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Quelques taloches accompagnèrent les gronderies de la mère Orvanne.

—Un mouchoir tout neuf, qui avait coûté quatre sous!... On avait fait une "fournée", il n'aurait pas de pain chaud, ni de galette, rien!... Lina aurait boité, belle affaire!...

Taloches, gronderies, pain chaud, galette étaient en ce moment choses indifférentes à l'enfant. Anxieux, il ne dormit pas de la nuit. Lina, couchée au pied de son lit, geignait en proie à la fièvre. Jacques l'avait peut-être autant qu'elle... Et, pendant neuf jours, il la soigna sans trêve, oubliant l'étude, les échappées lointaines, tout, pour la cure entreprise.

—Le petit devient quasiment fou, disait le père Orvanne à sa femme. Je n'aurais jamais cru qu'il avait des nerfs de demoiselle.

Non, Jacques n'avait pas "des nerfs de demoiselle", mais il éprouvait l'anxiété du médecin épiant le résultat d'une opération sur un malade aimé... Et quand, un mois plus tard, débarrassée de ses palettes et de ses bandes, Lina put enfin suivre son jeune maître, celui-ci n'eut plus qu'un désir: essayer son art sur de nouveaux sujets. Il se mit à l'affût des chats étiques, des poules éclopées, des oiseaux blessés ou tombés du nid, de toutes les bestioles souffrantes. Puis, les sujets manquant de temps à autre, il se fit des entailles avec son couteau, se meurtrit aux cailloux du chemin, s'écorcha aux ronces des haies, s'enrhuma "à plaisir", pour voir ce qui guérissait plus vite et mieux. Et, pour voir ce qui guérissait plus vite et mieux, il cherchait sur les montagnes, dans les ravins et les champs, sous les buissons, herbes et fleurs, dont il

faisait tantôt des emplâtres étranges, tantôt des tisanes plus étranges encore. Le fourneau était vite trouvé: deux pierres; au milieu, quelques pommes de pin, ou des brindilles de bois mort, et, en avant, les compositions médicales!...

Absorbé par ses recherches, ses mélanges, ses compresses, ses ligatures, petit Jacques oubliait l'univers entier. A l'école, il devenait distrait, au grand étonnement de l'instituteur dont il était l'élève favori. Aux champs, Néra, Blanblanc, Miquette, auraient vagabondé à leur aise, sans la vigilance de Lina. A le voir, toujours une bête malade entre les mains, ou faisant cuire, d'un air préoccupé, des plantes sauvages, les paysans finirent par se dire entre eux:

—Le gars aux Orvanne est en train de devenir sorcier.

Comme les sorciers sont encore très recherchés en Auvergne, une espèce d'auréole de respect et de crainte superstitieuse vint entourer peu à peu le front du petit Jacques.

Lui, ne prenait pas garde à "l'auréole", d'autant moins que ses rayons ne brillaient pas toujours d'un vif éclat, au contraire!... Les tisanes, les emplâtres, loin de produire l'effet attendu, amenait parfois des résultats désastreux: empoisonnement, enflure, bien d'autres choses encore. A la suite de la mort de trois de ses poules et d'un chat du voisin, le père Orvanne, furieux, administra à l'enfant une correction des plus rudes, avec menace de le chasser s'il persistait à fabriquer "ses sales drogues"...

Il crut à la menace, le pauvre! Mais il continua de panser les oiseaux tombés des nids ou meurtris par la brutalité des gamins du village. Il continua surtout de s'étudier lui-même: c'était une obsession...

Pendant l'hiver, alors que les "combles" de neige empêchaient toute sortie, que la tourmente ébranlait la chaumière avec des "hou hou" formidables, il restait des heures entières, un livre devant lui, sans lire, les yeux fixés sur son bras ou sa petite main, regardant courir le sang le long de ses veines bleues,

faisant jouer les articulations, essayant de comprendre l'emboîtement des os... et ne comprenant guère, hélas! Ou bien, lentement, minutieusement, il déchiquetait un oiseau mort, et cherchait à le rétablir dans son état premier, comme d'autres enfants cherchent à reconstituer leur jeu de patiences. Et quand, à force de labeur, de recherches, il était parvenu à former le squelette de l'oiseau, il restait tout pensif... Comment donner la vie à cette chose morte? La faire voler? chanter?...

Le printemps vint, puis l'été qui ramena dans les stations thermales, si nombreuses en Auvergne, des légions d'étrangers. Sur la route du Puy-de-Dôme, les paysans virent passer de nouveau les breaks d'excursions, les bicyclettes, plus rarement les automobiles, qui n'osaient guère affronter la raideur des pentes comme celle du "grand tournant"... Les chemins creux eurent des rêveurs; les montagnes, des intrépides et des botanistes...

Par une chaude après-midi de septembre, en pleine bruyère, sur un versant du "Pariou", Jacques s'entendit un jour apostropher:

—Qu'écoutes-tu donc, petit? Un lièvre s'est-il caché par là? ou dois-je craindre une vipère? Ton pays est leur patrie, affirme-t-on.

Interdit d'abord, l'enfant, maintenant, regardait l'étranger. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, grand, maigre, aux yeux singulièrement vifs, aux lèvres fines que n'ombrageaient ni barbe, ni moustache. Sur son costume de drap fin rigoureusement noir, se détachait la rosette de la Légion d'honneur; un chapeau de paille, très large, abritait son visage contre les rayons brûlants du soleil.

—Eh bien, n'as-tu pas entendu?

—Non.

—Je te demande s'il n'y a par là lièvre ou vipère?

Jacques eut un brusque mouvement d'épaules.

—Est-ce que je sais?

—Alors, qu'écoutes-tu avec tant d'attention?

Très rouge, le petit gars tortillait,

sans répondre, un vieux béret entre ses doigts.

—Tu ne veux rien me dire? J'ai donc l'air bien méchant?

—Un peu.

L'étranger se mit à rire.

—Mes élèves sont de ton avis. Ils changent même "un peu" en "beaucoup".

—Ah! fit Jacques, après une courte hésitation, vous êtes maître d'école?

—Oui, maître d'école de grands garçons de vingt ans et plus; je leur apprends à soigner les malades, à couper les jambes et les bras, à disséquer les morts. Ce sont des leçons plus difficiles que les tiennes, n'est-ce pas?

Il s'interrompit, étonné du brusque changement de physionomie du petit berger.

Tête haute le sourire aux lèvres, une flamme dans les yeux, Jacques le regardait, l'écoutait, extasié.

—Qu'as-tu donc?

—J'ai... vous êtes médecin?

—Oui, cela t'intéresse?

Sans répondre à la question, Jacques répéta:

—Médecin!!!

Puis, tout à coup:

—Alors, je vais vous dire ce que je faisais quand vous m'avez rencontré. Je venais d'escalader le Pariou en courant bien fort exprès, et je me suis arrêté pour écouter mon cœur. Il allait plus vite, beaucoup plus vite que ce qui bat ici,— et il montrait son poignet nerveux, —de sorte que je ne comprends pas.

Il me semble que tout devrait marcher ensemble. Un autre jour, je me suis fait une plaie, tenez, à cette main, j'ai mis dessus une petite herbe qui pousse dans les prés: la plaie a été guérie de suite. J'ai voulu boire une tisane de cette même herbe, et... je n'ai rien dit chez nous, mais j'ai cru mourir. Je ne comprends pas cela non plus, et tant d'autres choses!... Si vous voulez m'expliquer...

Attentif, les yeux rivés sur le visage transfiguré de Jacques, l'inconnu écoutait.

—Que fait ton père? demanda-t-il brusquement, voyant que le jeu-

ne garçon gardait le silence. Il est vétérinaire, sans doute?

—Non, laboureur. Voyez, droit devant vous, voilà notre chaumière, au milieu de ce bouquet d'arbres.

—Tu seras laboureur aussi?

Un soupir gonfla la poitrine de Jacques:

—Il le faudra bien.

—On dirait que ce n'est pas ton goût?

—Non, pour sûr. Moi, si j'étais riche, je voudrais être médecin comme vous. Ça, c'est beau! On est savant, puis on guérit les autres.

—Pas toujours.

—Oh! il faut bien qu'on meure, sans quoi le ciel et l'enfer ne serviraient à rien. Mais, dans votre métier, on sait des choses extraordinaires. Il y a, au village, le grand François; le médecin du régiment lui a recousu la peau, comme ma mère coud une pièce à mes "braves". Puis, on remet les membres en place. Ah! c'est rudement difficile!

—Tu a essayé?

—Oui, à ma chienne ça a réussi, mais d'autres bêtes sont restées estropiées ou sont mortes. Pourtant... j'étudie tout seul.

—Tu as des livres?

—Non. J'ai des ossements d'oiseaux, de poules, de chats, et je m'amuse à les emmancher. Le malheur est que je n'arrive pas à trouver la place de tout. Ainsi, voilà un chat. Il y a bien deux mois que je suis après, et je pleure de ne pas réussir. Voulez-vous me dire ce qui ne va pas?

D'un sac de toile pendu à son dos, Jacques avait sorti une boîte, et de la boîte un squelette étrange, dont les os très propres étaient liés avec des bouts de laine, de fil, de ficelle, même des brins de paille.

La physionomie sérieuse du médecin s'éclaira d'un rapide sourire.

—Il manque à ton chat la moitié de l'épine dorsale, la moitié du dos, si tu préfères.

Jacques resta atterré.

—Aussi, je le trouvais bien court.

—Mais, je te félicite. Tout cela est assez bien ajusté. Tu as tué ce pauvre chat pour tes expériences?

—Oh! non, non! Ce serait trop méchant de faire souffrir.

—On fait bien souffrir les malades.

—Pour les guérir. Ça, c'est autre chose.

Et comme l'inconnu tirait sa montre, Jacques ajouta timidement:

—Avant de partir, si vous voulez m'expliquer...

—Pas ce soir, petit, pas ce soir. Je dois me hâter de regagner ma voiture si je veux arriver pour dîner.

Brusquement, il prit entre ses mains la tête du jeune garçon; de son regard perçant, habitué à scruter les physionomies, il étudia celle de Jacques, surtout les grands yeux bleus qui le fixaient avec un mélange d'intelligence, de franchise et d'étonnement.

—Tu es un bon petit gars, dit-il enfin. Comment t'appelles-tu?

—Jacques.

—Ensuite?

—Orvanne.

—Tu habites à...

—Orcines.

L'étranger inscrivit sur son carnet: "Jacques Orvanne, à Orcines." Puis, donnant à l'enfant une tape amicale:

—Au revoir. Avec toi j'ai oublié l'heure. Je vais descendre tout droit pour aller plus vite.

—Faut-il vous montrer le chemin?

—Non, merci, je m'oriente très bien.

—Alors, adieu, monsieur.

—Au revoir! au revoir!

Longtemps immobile à la même place, Jacques le regarda s'éloigner au milieu de la bruyère toute rose et des arbrisseaux couverts d'airelles. Il se sentait triste, triste à pleurer. Pourquoi? Qu'avait-il espéré de cet inconnu rencontré inopinément sur la montagne? Des explications? Oui... Des livres? Peut-être... Or, le médecin l'avait écouté, avait souri devant le squelette du chat, souri d'un drôle de sourire, puis, demandant son nom et celui de son village, il était parti sans rien répondre à ses questions... S'il allait écrire leur rencontre au maître d'école, leur conversation au père Orvanne!...

Jacques haussa les épaules avec insouciance. Il serait grondé, battu, pour s'occuper encore de "bricoles," comme on disait chez lui. Le belle affaire! Seulement, il avait été bien bête de montrer son chat à ce médecin.

Et, ne s'occupant plus de l'étranger parvenu au bas de la montagne, l'enfant, après avoir regardé une minute le squelette informe qu'il tenait toujours à la main, le lança dans l'espace avec un mouvement de rage.

—Puisqu'il est manqué, voilà! grommela-t-il, les dents serrées. Mais je recommencerai et je réussirai.

Un mois plus tard, Jacques Orvanne, pâle de bonheur sous son hâle, entra au collège de Clermont. L'étranger rencontré sur la montagne se chargeait de payer tous les frais de l'instruction de l'enfant...

Cet étranger, une des célébrités médicales de Paris, se nommait le docteur Roscob...

Les années s'écoulèrent très vite, et pour le protecteur, et pour le protégé: pour le premier, dans des recherches passionnantes qui absorbaient ses très rares loisirs; pour le second, dans un travail opiniâtre qui le mettait au premier rang de sa classe, sans altérer en rien sa constitution vigoureuse.

Quand, ses études finies, Jacques arriva un matin, à Paris, chez le docteur Roscob, celui-ci jeta un regard étonné sur le grand garçon frais et robuste, dont le domestique venait de prononcer le nom.

—Sais-tu, petit, que je ne t'aurais pas reconnu? dit-il enfin de sa voix un peu brève; pourtant, je t'attendais depuis hier. Mais voilà six ans, si je ne me trompe, que nous ne nous sommes vus, et le bambin a joliment poussé. Quelle mine! quelle carrure! Le baccalauréat t'a engraisé au lieu de te faire maigrir. Vraiment tu ne seras jamais un garçon comme un autre. Tes parents vont bien? Ton Auvergne est toujours aussi belle?

Pour toute réponse, Jacques inclina affirmativement la tête, s'effor-

çant de cacher les larmes qui montaient à ses yeux.

—Ah! ça, vas-tu pleurer? Il faut alors rester dans les jupes de ta mère, au milieu de tes montagnes. Va, mon gaillard comme tous tes pareils, tu n'aimeras que trop vite la capitale. Enfin, l'important est que tu fasses, sous ma direction, des études médicales sérieuses; le reste te regarde... Sais-tu que je suis très ennuyé au sujet de ton gîte? Chez moi, la place fait défaut, et l'étudiant qui devait te céder sa chambre, pas bien loin d'ici, se décide à rester encore quelques mois. Il m'a indiqué une espèce de mansarde assez propre, mais au diable. Si tu ne crains pas la distance, tu peux prendre cela en attendant. Il est convenu que je paierai...

D'un geste, Jacques Orvanne l'interrompit. Si, quelques minutes plus tard, le souvenir de ses parents et du pays natal lui avati enlevé le courage de répondre, sa voix était d'une inflexible fermeté, dans son intonation respectueuse, quand il dit:

—Docteur, pendant six ans, j'ai accepté vos bienfaits, j'en ai vécu, il est temps que je me suffise à moi-même. Vos leçons, vos conseils, votre appui, votre affection surtout,

me seront choses précieuses, permettez-moi de refuser le reste.

—Et tu crèveras de faim, de froid?...

—Non, si vous voulez bien me trouver un ou deux élèves.

—Sais-tu que tu es fort orgueilleux?

—Fier, ce qui n'est pas pareil. Actuellement, je vous l'affirme, je me mépriserais, si je ne prenais rang parmi les lutteurs pour la vie, comme certains que je connais.

Le docteur Roscob attacha son regard perçant sur le jeune homme... Ainsi avait-il étudié, quelques années plus tôt, l'enfant rencontré au milieu des bruyères du Pariou.

—Soit, dit-il, après un court silence, en lui serrant la main. Mais, dans toute lutte, il y a forcément des vainqueurs et des vaincus. J'espère que tu prendras rang parmi les premiers. Souviens-toi seulement, à la moindre souffrance physique ou morale, que tu as deux amis, moi d'abord, que tu connais de vieille date, puis la baronne Heurtel: une grande dame simple et bonne, à laquelle je te présenterai ce soir. Mieux que moi, elle te trouvera, ici ou là, des leçons à donner.

(A suivre.)



LE CAFÉ, comme le bon vin, s'améliore avec l'âge; aussi n'entre-t-il que des cafés de maturité parfaite dans cette exquisite combinaison, connue sous le nom de:

CAFÉ de Madame HUOT

En vente chez tous les bons épiciers.

En canistres 1 lb. à 40c.; 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

E. D. MARCEAU, 281-285 rue St-Paul MONTREAL.

5 95 43 321

MK